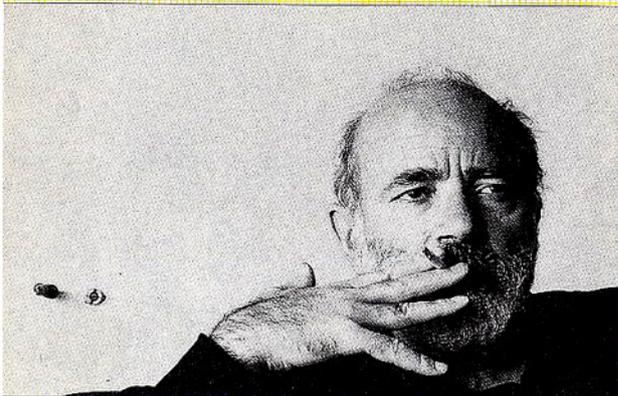


TAKIS



Panayiotis Vassilakis Takis.

TAKIS LE NOMADE

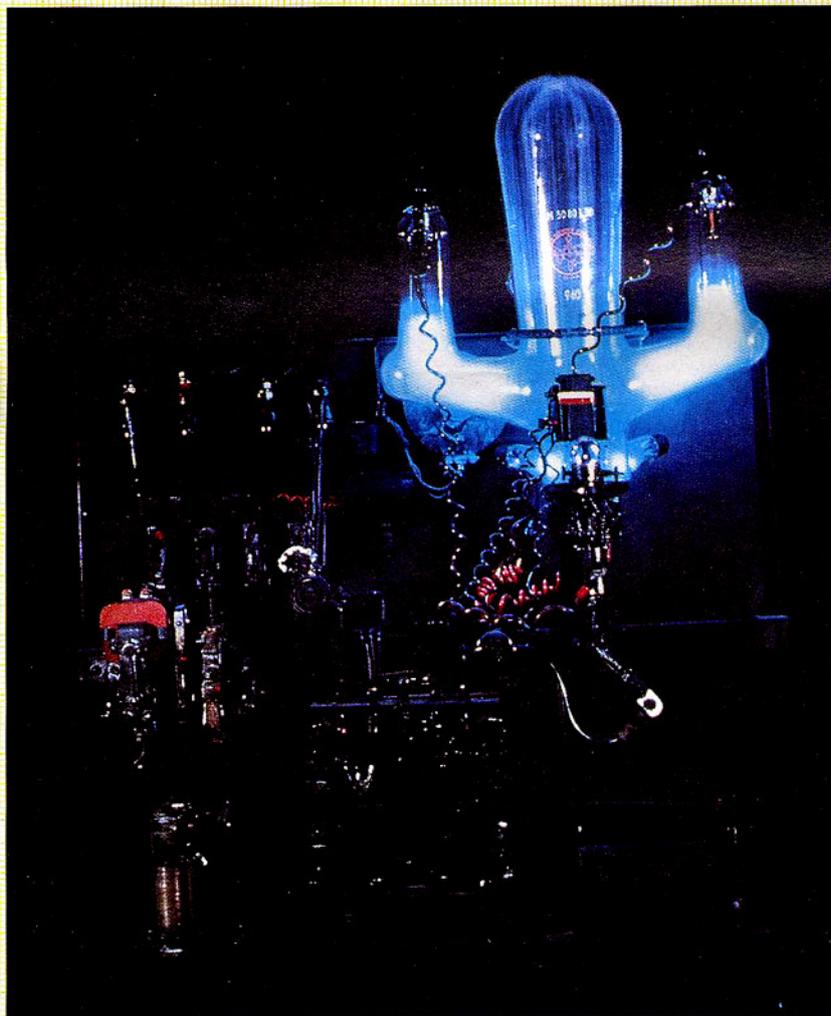
Sculpteur des forces électromagnétiques, capteur des énergies marines, éoliennes, érotiques, créateur d'espaces musicaux - du bronze aux lumières, de la récupération à la technologie, de "Télésculptures" en "Télélumières", de la science à la poésie, entre Grèce et France, Panayiotis Vassilakis Takis est l'alchimiste de l'An 2000.

Sur le sol, plaques de fer patinées à la rouille, le jardin d'hiver éclate de fougères. Une panthère noire s'y tient à carreau - aussi paisible que l'ours assoupi sur les vagues du canapé, à l'ombre d'un "festin magnétique" en limaille : Takis aime les peluches, presque autant que les fleurs, au point d'avoir découpé la table basse en larges pétales blancs de bois laqué où, de cuivre rouge et jaune, s'empilent ses bracelets de cuivre. Ces jours-ci, le Nomade est absent : il faut donc, sans lui, remonter le temps, flâner la piste d'envol ; rue Liancourt, dans le vieux Montparnasse parisien, fouiner à travers les appartements (l'un fut racheté à Bob Calle, collectionneur et co-directeur du flambant neuf Carré d'Art nîmois bâti par Norman Foster), avec pour guide l'assistant du "grand Grec" dans la capitale. Devant les baies, des "Signaux", tiges vibratiles, frémissent au vent ; d'autres, baptisés "Magnetic no ware", sous l'impulsion d'aimants, agitent leurs ailes. Il



"Espace intérieur", 1957, bronze (collection particulière).

ya un tabouret à vis, et, l'espace d'un instant, le Nomade semble y passer sa haute silhouette. Barbe drue, plus sel que poivre, crâne dégarni, œil noir, plissé, de boulingueur malin - et les lèvres, sous la rocaïlle des mots, leur jaillissement (l'accent de l'Hellade, la syntaxe bousculée), se pincent. Le laboratoire (l'atelier ?), est perceuse et bac rempli de liquide magnétique (chaque



"Télélumière II", 1963, en deux parties : tube cathodique, résistance, électro-aimant, boule de liège suspendue. 90 x 75 cm. Collection F. N. A. C., en dépôt au Musée national d'art moderne du centre Georges Pompidou, à Paris.

grain de poudre de fer, enrobé de résine, plongé dans l'eau, fluctue sous aimantation) ; meule, fer à souder et compas de marine débousolé ; évier, rouleaux de bandes de cuivre, boîtes gorgées de boules d'argent ou d'aluminium pour la confection de bijoux ; roues de vélo et moulages de torsos féminins ; hélice de bateau, spire, tige, hérisson pour curer les cheminées - l'ensemble, surmonté d'une spirale,

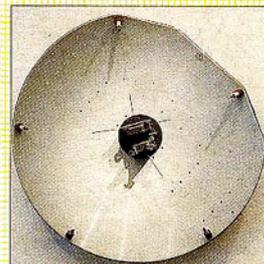
tournera bientôt, jetant dans la nuit les fusées d'un feu d'artifice. On se croirait à Gentilly, dans l'entrepôt où gisent d'autres pièces, plus grandes. Ou en Grèce, sous la véranda couverte de toiles en fibrociment, ouvrant sur la cour - amoncellement de totems, échelle métallique, poutres dressées où Takis enfourne des vis d'Archimède, aidé de Mitsos, expert es bois et fer : c'est à Gerovouno, banlieue

très pauvre d'Athènes, à quelques encablures d'Anakassa où en 1951 il édifia de ses mains son premier atelier. Et, même si aujourd'hui la maison qu'il a fait construire est vaste, inclut des ovales propices, dit-il, à capter les énergies, même si les cyprès et les rosiers l'enserrent, même si elle abrite, depuis 1986, un "Centre de recherche pour les arts et la science" qui accueille

ponctuellement artistes et scientifiques en une manière de cloître jouté d'une dizaine de chambres, d'un amphithéâtre, d'une salle de musique ; même si la salle de séjour où s'écarquillent des jonquilles offre une simplicité cossue - au-delà des fenêtres haut perchées c'est le paysage de l'enfance : dégingolade d'oliviers, cahutes semant la garrigue, caillasses, chèvres, envol de colombes, l'Acropole en profil perdu dans la brouillasse, gosses crapahutant au milieu des bidons.

VOLONTÉ D'ACIER

Le Nomade est fidèle à ses racines : l'enfance fut misère et bientôt famine : Takis naquit athénien en 1925 - "ni paysan, ni bourgeois, ni aristocrate" - mais son père, cultivateur aisé, fut ruiné. Une enfance solitaire dans une famille nombreuse, la fascination pour une sœur aînée jouant en virtuose Brahms et Wagner au piano, la Grèce basculant dans la dictature fasciste, l'occupation allemande, puis la guerre civile. Quand les armes se turent, en 1949, Takis s'était battu dans les rangs communistes. Prison, petits trafics, restauration (au noir) de statues des héros de l'indépendance grecque pour la municipalité d'Athènes. Il crevait de faim, découvrait Picasso et Giacometti, s'efforçait de copier des peintures d'El Greco. Pas doué pour le dessin ("ma main,



"Radar Solar System", 1960, modifié en 1966 (coll. J. G. M. galerie, Paris).

Photos et documents D. R.



écrivait-il dans "Estafilades", récit autobiographique publié en 1961 chez Julliard, "est incapable de tracer une ligne droite"), mais armé d'une volonté d'acier. "Je brûle, je suis le feu". Les années sont violentes et désespérées. "L'insouciance, la fatigue, le vagabondage, l'application de ma volonté

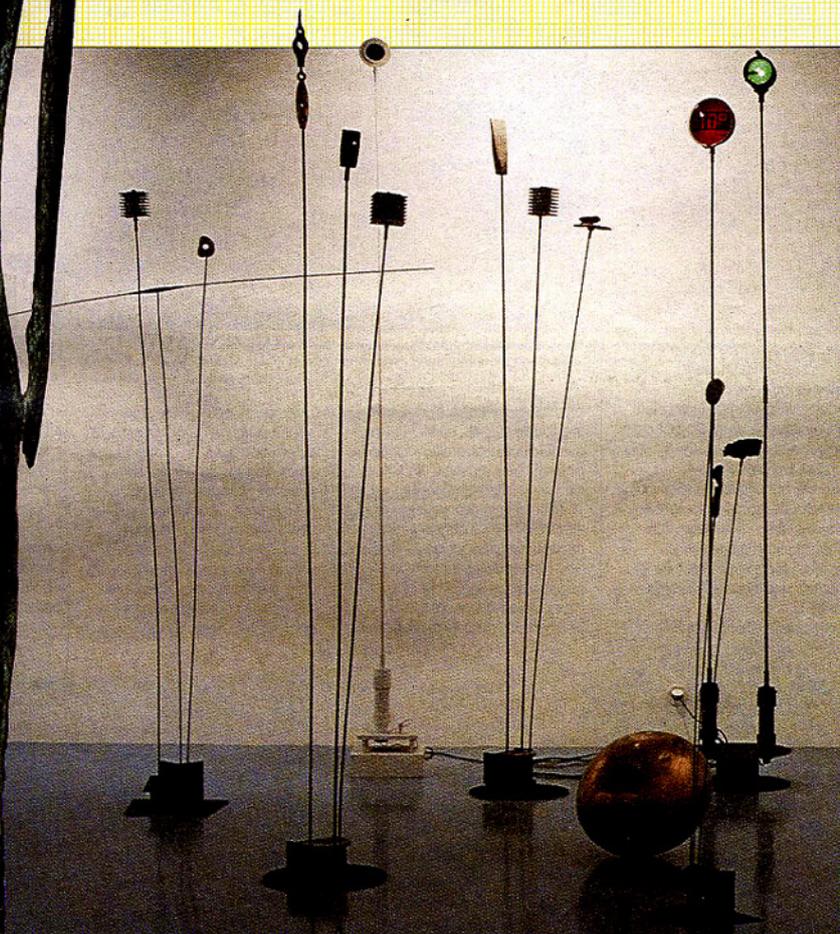
le fera avec le métal ("la seule bonne façon d'utiliser le métal doit aller dans le sens de sa spontanéité profonde"), la force magnétique, marine, éolienne, électrique - ou sonore, bousculé pour l'instant par la 8e symphonie de Chostakowitch, les "Gymnopédies d'Erik Satie. Le plâtre dont il bâtit son premier atelier habillé aussi, en 1951,

sculpture égyptienne. Navigations entre la Grèce et Paris. Le fer en forges (il y aura toujours, près de son logis, un coin dans une forge pour Takis), "Cédipe et Antigone", "Sphinx" ou "Idole" - dans la lignée des kouras antiques, hiératiques, des Cyclades, de la statuare égyptienne, puis de Giacometti. Dès lors s'affirme l'ambition de Takis : un désir

figurative, même si ses célèbres "Signaux", à travers leur fragilité, leur instabilité, semblent l'abstraction des premières œuvres anthropomorphes.

ILLUMINATIONS TECHNOLOGIQUES

Du petit appartement du boulevard Montparnasse aux "Deux Magots" se bousculent les amours - Ivy, Sheila, Marie, Liliane, puis Do, d'autres tant Takis aime les femmes, belles, jeunes. Calder, César, Giacometti - et Yves Klein, Tinguely en chamailles et jalousies avec le Grec : Paris est un creuset, mais c'est à Londres, où il aura un temps un atelier, qui accueille sa première exposition personnelle, à Nea Philadephia (près d'Athènes) qu'il fait exploser des sphères en bronze, "Espaces intérieurs", symboles d'une force centrifuge, bientôt éventrés, libérés - préludes à d'autres feux, d'artifices et parisiens ceux-ci, qui l'espace de quatre minutes flambaient : boulevard Saint-Germain, à Saint-Michel, place de la Concorde ou devant la gare Montparnasse, les "Signaux" subissent la métamorphose des étincelles et de la nuit. Et c'est à Calais, en 1955, de la vision nocturne du centre ferroviaire, que naît l'illumination technologique : "Je regardais autour de moi : c'était une forêt de signaux. Des yeux de monstres s'allumaient et s'éteignaient, des rails, des tunnels, une jungle de fer. Des écriteaux multicolores, des garde-fous, des passages. Je sortis une craie, et je dessinaï tout sur le ciment [...]". L'homme se fabrique à son usage des tunnels, des issues, des symboles pour échapper à la mort." Naissent alors des signaux - "comme des antennes électriques, comme des paratonnerres" ; surgissent la fascination pour les radars, capteurs d'invisible, et la découverte des champs magnétiques, comme si les Signaux, avides d'apesanteur, devenaient ces "Télésculptures", où électro-aimants, liège, bois, aiguilles, plastique, limaille de fer entrent dans la danse. ces "Télépeintures", où des objets flottant devant la toile, certifiés, volants, cône de métal peint, en modifient les contrastes, ou ces "Ballets magnétiques", grand écart pour sphères de verre se reflétant dans des socles violemment éclairés, pas de deux pour champ de tiges d'acier et sphère.



Ci-dessus, "Signaux", années 1960. Ci-contre à gauche, "Standing figure", 1953, bronze, hauteur : 90,5 cm (collection Catherine Duret, Genève).

sur les autres, par le moyen de l'hypnotisme [...] c'est ma nature". L'argile d'une ravine est révélation : il en façonne des têtes. Bientôt il travaille la pierre - à sa façon : "lorsque je les tiens dans mes mains, je m'efforce de contribuer à leur évolution, au lieu de les abîmer et d'aller à l'encontre de leur élan cosmique." Il sent "l'âme de la pierre", en capte l'énergie, comme, plus tard, il

ses "Quatre Soldats" en marche aux bras métalliques jaillissant.

RECONSTRUIRE LE MONDE

1954 : "Paris est noir de mois". En poche, un passeport obtenu grâce à Melina Mercuri. Et Rome au passage, avec la révélation, au musée du Vatican, de la

d'œuvre d'art totale - s'inscrivant ainsi dans une génération d'artistes, l'orbe des Nouveaux Réalistes, des années 1950 à 1970, habités par "la volonté de reconstruire le monde, avec un parfum très fort de révolution utopique", selon les mots d'Alfred Pacquement, le directeur de la Galerie nationale du Jeu de paume à Paris : l'art de Takis quitte pour longtemps la représentation

► CRÉER SA LÉGENDE

Manquait l'homme : ce serait un poète anglais, Sinclair Beiles. Takis avait rencontré l'écrivain américain Gregory Corso dans la rue. Corso lui fait connaître la Beat Generation, William Burroughs, Allan Ginsberg, Brion Gysin et Beiles. Puisque "l'espace est le moyen de se libérer de la gravité terrestre", pourquoi ne pas damner le pion aux Russes qui, en 1961, vont envoyer Youri Gagarine valser dans les étoiles ? Sinclair Beiles, lui, se contente de la galerie Iris Clert et de quelques secondes dans le vide créé par les champs magnétiques : "Je suis une sculpture vivante... J'aimerais voir toutes les bombes nucléaires de la terre transformées en sculptures". Iris Clert (Takis, avant d'émigrer vers la galerie Iolas, l'avait rencontrée à Athènes et l'avait persuadée d'ouvrir une galerie à Paris) a la prudence de disposer un filet. Le poète y chute. Takis vient d'inaugurer le "Body Art" et Burroughs peut saluer le saut de l'ange. Et de ce que le poète nomme "Chant découpé au fil des lignes magnétiques" à la dédicace de Marcel Duchamp en 1962 "[...] Takis, gai laboureur des champs magnétiques et indicateur des chemins de fer doux", l'univers du Grec s'embrase tous azimuts : cet homme-là, décidément, a le génie d'inventer sa propre mythologie, et, créant, non

sans ruses avouées, sa légende (d'autres et lui parlent d'une nécessaire médiatisation), de savoir rejoindre, à travers un travail acharné, à poésie à fleur de science, la légende universelle.

L'imaginaire est technologique. Les idoles, les figes, aristocrates comme des danseuses minoennes, les blocs ferreux, les galets polis et les troncs lavés par la mer, les rouages détournés, les cylindres rejoignent les clignotements, la transe des cadrans volés aux tableaux de bord des avions ; l'électricité imprime de subtils désaccords à des aiguilles de matelassier. Les aiguilles heurtent des cordes de piano : voici l'aube des "Sculptures musicales" (1965). Takis s'est fait savant au M. I. T. (le Massachusetts Institute of Technology de Cambridge, aux Etats-Unis) ; il peaufine, avec la complicité de quelques prix Nobel, des lignes magnétiques - forteresses-caricatures d'une frontière électronique rêvée par le ministre américain de la Défense au Vietnam ("McNamara Line"), maintient en suspension un récipient de verre rempli d'un liquide et dépose un brevet pour une roue de bicyclette en rotation perpétuelle grâce à la force des vagues - "The Perpetual Moving Bicycle Wheel of Marcel Duchamp" pour un hommage au grand dadaïste (1968).
Cinétique ? Mécanique ?

L'EXPLORATION DES ÉNERGIES



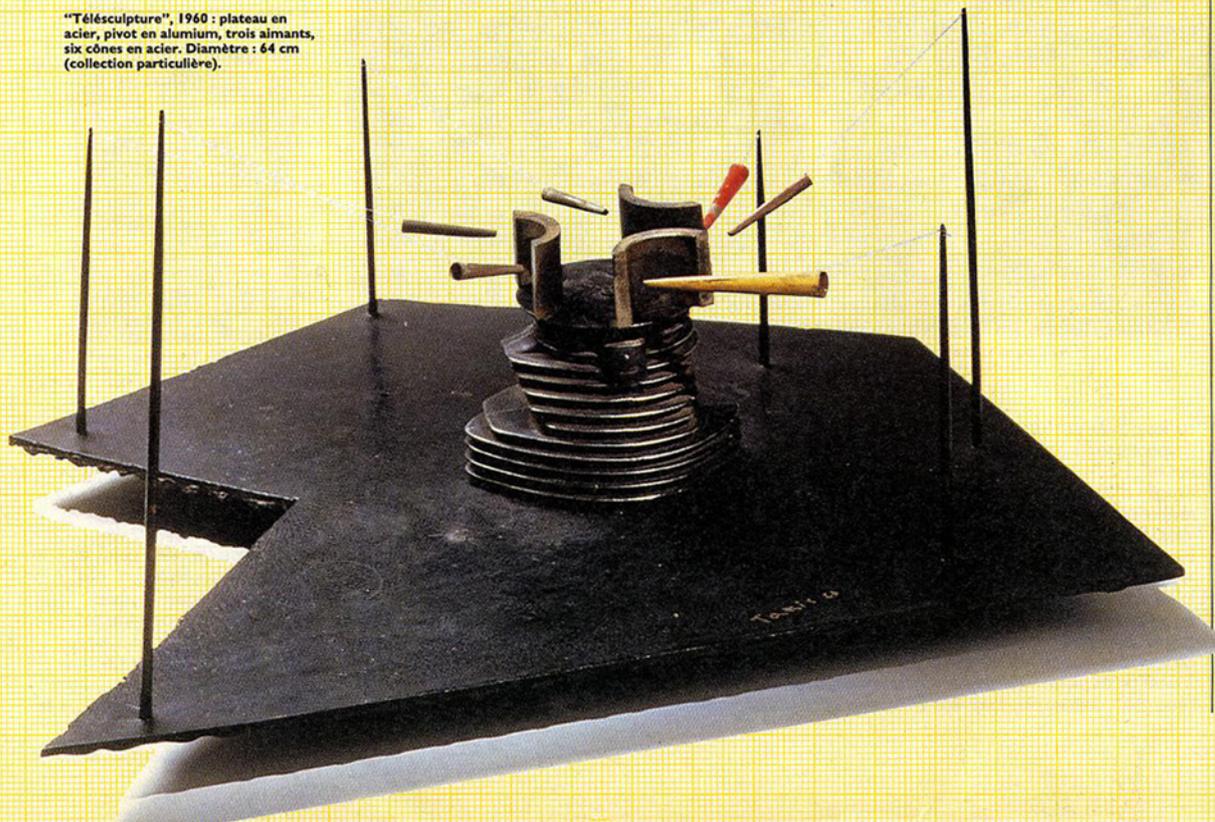
"Espaces intérieurs", 1982. Fondation les Treilles (à Salernes Var).

Hydromagnétique ? Politique ? (ne fonde-t-il pas une association pour lutter contre le pouvoir des musées, MoMa de New York en tête ?).
Théâtral ("moi-même je suis théâtral !") ? Chorégraphique - musique et décors de "Elkesis" par exemple, avec le chorégraphe Jaap Flier du Nederlandf Dans Teater hollandais, ou collaboration

avec le cinéaste et metteur en scène Michael Cacoyannis et ses "Vacances" à l'Odéon, pour aboutir en 1974 au premier "Espace musical" : manière de "capter la musique des sphères", de "l'au-delà", Producteur de "sons calculés", précise-t-il, non de musique, dit-il en modestie, où l'aléatoire fait écho à l'univers répétitif du compositeur John Cage.

"Les instruments de Takis, écrit Pierre Restany, engendrent des sons chthoniens qui défient Prométhée de s'exprimer par la poésie passée au feu de l'agonie et de la rébellion." Gongs énormes, feuilles, rubans et fils d'acier tendus, comprimés, tuyaux, balanciers et marteaux électromagnétiques entrent en percussions, en vibrations. Des poutres s'y mêlent et parfois un piano préparé - comme dans cette "performance" réalisée en 1972 avec son ami le vidéaste Nam Jun Paik au clavier, pour de sourdes sonorités, impressions de grille sous-marine au rythme très lent, remugles de chants orthodoxes. Comme à la Biennale de Venise en 1985 où des gamins escaladent de formidables poutres percutees par des électro-aimants, tandis qu'un long ruban d'acier s'emballé dans un mouvement perpétuel. Comme en 1986 au musée Rath de Genève où le fonctionnel, l'esthétisme, les sons et l'érotisme s'unissent au long d'une "ligne parallèle érotique" : feulements de la contrebasse de Joëlle Léandre, enroulades de la danseuse Martha Zioga autour d'une bande d'acier vibrante - et Takis ravi d'être "le seul homme" en piste.

"Télésculpture", 1960 : plateau en acier, pivot en aluminium, trois aimants, six cônes en acier. Diamètre : 64 cm (collection particulière).



LA TRACE HUMAINE

Le corps humain, l'espace humain, est-il jamais absent de l'œuvre ? Invisible, transmué en magnétisme, meilleure

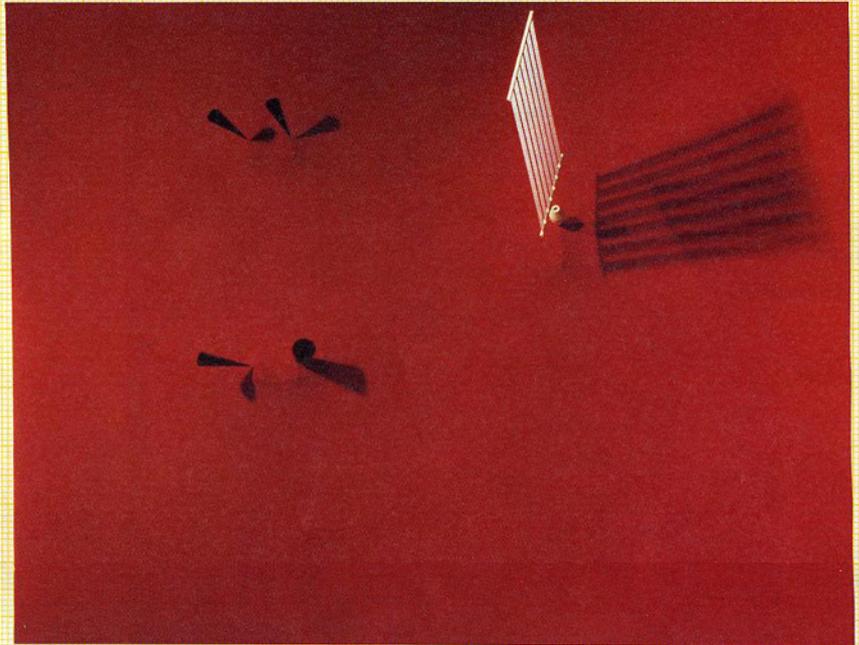


"Hommage à Vénus : le Big Bang", 1989 (collection particulière).

façon d'occuper l'espace sans l'encombrer, de créer un volume libre, il s'incarne en énergie sonore ou érotique, tel cet autre rituel filmé deux ans en Grèce où, une sculpturale chanteuse, après avoir passé un bracelet de cuivre froissé, se réincarne en Isis, nue, songlée de bandes métalliques (un vrai bondage) : "Tu es déesse d'amour, déesse de la guerre, tu es déesse aux mille visages", lance Takis, tantôt en grec, tantôt en français. Et l'Isis ressuscitée se soulève d'un sarcophage, enlace une bande d'acier vibrante.

Plus radical, les fragments de corps moulés, bronzes pour phallus érigés, sexes féminins et symphonies érotiques où des boules magnétiques noires miment le rythme de l'acte sexuel (1974-76). Plus radical encore, "Le Siècle de Kafka" présenté en 1984 à Beaubourg : au fil d'un immense couloir labyrinthe, des lambeaux de corps s'empalent sur des résidus de machines industrielles tandis qu'une ligne parallèle magnétique impulse des mouvements aux parties érotiques des corps. Toujours

plus radical (et comme s'il fallait enclorre l'orgasme organique et mécanique, rejoindre l'origine cosmique), "L'Hommage à Vénus : le Big Bang" (1989) d'un œuf maintenu en suspension. Et comment ne pas déceler trace humaine dans la forme des "Téléumières", grosses ampoules des années 30, redresseuses de courant alternatif en courant continu, où des électrons entrent en répulsion, produisent des éclaboussements bleus ? Dans les spires métalliques surmontées de signaux lumineux cyclopéens érigés sur l'esplanade de La Défense à Paris - épures frêles et fortes des années récentes. Et comment ne pas trouver fantastique l'effort sans trêve renouvelé d'un travail jamais piégé par un style, une esthétique immédiatement identifiable ? Un labeur du rêve et de la trouvaille où l'idée est sensation - croquis ou récupération, attaque directe d'un métal formé à son désir, travaillé à la perceuse, la scie à découper, l'étau, le poste à souder, l'électricité, l'électronique, la grande ou petite mécanique - et tantôt l'œuvre en marche se forge à Athènes, tantôt en France, au sein d'entreprises qui, soudent, galvanisent, peignent - avec l'intervention, parfois, d'un duo de jeunes architectes. Alors, le Nomade, un instant, cesse d'être anxieux, puisque ce qui avait lentement mûri en lui est exécuté, qu'il peut enfin



"Mur magnétique 9", 1961, modifié en 1972. Peinture acrylique rouge sur toile, trois aimants, quatre cônes peints en noir, un cerf-volant blanc, suspendus par des fils de nylon. 180 x 220 x 10 cm (coll. M. N. A. M., centre Georges Pompidou, Paris).

toucher (et peut-être encore modifier) l'objet du songe.

RÉTROSPECTIVE AU JEU DE PAUME

Takis l'épicurien, le chercheur, le marcheur, le pater familias, est voyageur imprévisible. Voici qu'il écrit à nouveau, renouant avec son commentaire de "La République" de Platon (1974), les "Estalidades" dont il souhaite une réédition augmentée de passages "censurés" en 1961, souvent crostillants, émouvants, incestueux, dérangeants, du côté d'un Takis-mauvais garçon. Voici qu'il achève un manuscrit, "Egypte, Electromagnétisme, Hermaphrodisme", plongée à travers l'exploration des énergies, les racines unissant les univers grecs et égyptiens, méditation à travers la musique des sphères sur la lancée d'Héraclite, Pythagore et Platon, la connaissance du corps ("Nous n'avons pas bien compris le corps") via les champs magnétiques comme moyen de guérison. Ce qui n'empêche nullement le Nomade "d'escalader", fin 1992, les soixante mètres de l'ellipse du château d'eau Argentine à Beauvais, d'y tendre des lignes musicales et lumineuses entre des consoles d'acier, dans l'axe de neuf spires rouges, jaunes, vertes, bleues, noire :

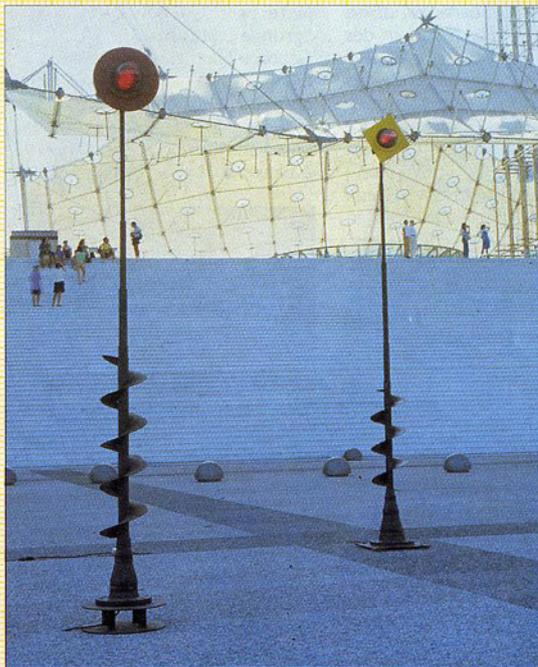
le vent s'y engouffrant fait vibrer ces cordes de titan (de trente à quarante mètres de long), le son pouvant encore être amplifié et redistribué par des capteurs. Un grand œuvre à l'aune des environnements musicaux et lumineux créés par Takis, de la Documenta 6 à Kassel (1972) au forum du centre Pompidou (1981), monumentaux "Trois Totems" pour musique, Téléumières et magnétisme où le spectateur s'enchevêtre, tous sens mêlés, au cœur de diagonales de poutres et de pipelines. Il faudrait encore dire, entre autres, la secrète beauté de "Signaux agraires", de "Signaux-Sondes de pétrole" dans le parc de la Fondation des Treilles à Salernes (1982), le lectionisme miroitant et coloré de l'aménagement de la très récente station de métro Reynerie à Toulouse, un projet de sculpture urbaine - des signaux pour Belfort - la préparation, pour septembre, d'une exposition à la galerie Xippas à Paris - et la "rétrospective" organisée par Alfred Pacquement dans la Galerie nationale du Jeu de paume, à Paris, du 7 juillet au 17 octobre - hommage et, pour beaucoup, révélations d'un créateur protéiforme au comble de l'intuition, pionnier des installations, contestataire, père du multiple et de l'infini légèreté de l'œuvre. Une manifestation qui balaise tout le champ et le chant du travail, sans hiérarchie de style, du côté du cinématisme et de l'art "scientifique", de la

manipulation d'objets, de l'espace musical (Takis en crée un ici), déborde de "Signaux" lumineux et éoliens dans les jardins des Tuileries, explose en feux d'artifice. Façon aussi, souligne Alfred Pacquement, de dire et la magie, le merveilleux, et "une superbe réflexion sur ce que peut être la sculpture après Brancusi, Giacometti et les Constructivistes, avant Joseph Beuys" (avec en prime un catalogue incluant des textes d'Alfred Pacquement, Guy Brett, Alain Jouffroy et un entretien de Takis avec Félix Guattari). Façon enfin de saluer le Nomade célébrant l'amour de l'espace ("qu'y-a-t-il de plus beau qu'une sphère qui s'élève dans le ciel avant d'exploser en un cercle lumineux ?"), l'amour du feu et de la terre : "Le travail est dur et, quand la lave est brûlante, qu'elle coule, pour sûr que sa couleur est aveuglante [...]. La lave vivante il faut l'approcher avec des pinces d'acier. Quant à la lave morte, elle gît dans les profondeurs."

■ Christian Bontzolakis



Takis à l'œuvre dans son atelier-laboratoire.



"Signaux lumineux" (vis d'Archimède), 1987, La Défense, Paris. Acier, aluminium, verre, ampoule. Hauteur variable : de 250 à 300 cm.